

Le dimanche 13 mai 2007

Lili Maxime: le bon temps ne roule plus



Mario Dufresne

Fin août 2005. La Nouvelle-Orléans et une partie de la Louisiane sont englouties par les eaux. Peu avant, Lili Maxime était chez elle, dans les Cantons-de-l'Est, à terminer Un dernier Mardi gras, dernier volet de sa trilogie «Ma chère Louisiane». Une épopée familiale, fruit de ce qu'elle a glané au cours de ses séjours dans les bayous. Des séjours échelonnés sur une trentaine d'années et qui, mis bout à bout, représentent à peu près neuf ans. Neuf ans d'amitiés tissées avec les Cadjins, les Noirs et les Houmas.

Tout à coup, elle apprend que ce qu'elle raconte est en train de disparaître. Surtout, elle apprend qu'il sera impossible de reconstruire. «Une véritable tragédie. Je pleurais. C'était non seulement une ville, des villages qui disparaissaient, c'était un peuple, des amis qui s'en allaient à la dérive avec eux», dit-elle.

Lili Maxime a mis les pieds en Louisiane pour la première fois au milieu des années 70, à l'occasion d'un projet de recherche sur ces survivants de la culture française en Amérique. Dans ce but, elle a fait 1500 entrevues. Ce n'était qu'un début. Au cours d'un de ces voyages, elle fait connaissance des Houmas, que l'on retrouve dans le deuxième tome de la trilogie, La Sang-mêlé du bayou. «J'ai été très surprise de découvrir qu'ils parlaient français et, en plus, un bon français. Comme je suis moi-même un "sang-mêlé" de descendance montagnaise, j'ai cherché à en savoir plus sur ce peuple peu connu.»

Au fur et à mesure qu'elle raconte, on ne peut s'empêcher de tracer un parallèle entre sa vie et celle de ses personnages. Dans le premier et le second tome de «Ma chère Louisiane», on suit une sociologue venue étudier la culture cadjin, qui tombe amoureuse de David Leblanc, pêcheur et chanteur.

Ce sera ensuite au tour de David de partir à la recherche de son amoureuse, un périple qui le conduit jusqu'à la réserve de Mashteuiatsh, au Lac-Saint-Jean. Et dans le troisième volume, il est beaucoup question d'une chanteuse. Or, Lili Maxime exerce aussi ce métier.

Pourtant, elle se défend d'avoir fait dans l'autofiction. «Je me suis inspirée de ce que je connais, mais la plupart des événements sont fictifs. Sauf pour certaines descriptions. Mais dans ce cas, j'avais l'autorisation des personnes concernées.» Une question de respect, en somme. «Oui, puisqu'ils existent et que je les fais vivre dans mon imaginaire.»

Paradoxalement, ce respect est peut-être le principal reproche que l'on peut adresser à Lili Vaillancourt - de son vrai nom, qu'elle a changé parce qu'«il y avait trop de Vaillancourt sur la scène publique». Qui a un tant soit peu séjourné dans les campagnes de Louisiane sait fort bien que tous les Cadjins ne sont pas aussi

parfaits qu'elle les décrit. Le racisme est encore présent (chez les descendants français comme chez les anglophones), et les femmes n'ont pas non plus la vie facile. Du moins, dans la période où se déroulent les deux premiers tomes de la trilogie.

«C'est vrai, admet-elle, mais mes personnages existent eux aussi. Il y a quand même plusieurs Cadjins qui pourraient réagir comme David ou Margaret (la Houma du premier volume).» Pas de doute, son amour pour ses personnages est inconditionnel.

Si l'action de ces deux premiers tomes se déroulait dans la Louisiane rurale - dans le bayou Lafourche, près du golfe du Mexique -, le dernier est plus urbain. Le coeur de l'action se passe à la Nouvelle-Orléans alors que Chrystal, la fille de Margaret et de David, devient une chanteuse connue du Vieux Carré, où elle trimbale ses airs de blues et de zydeco.

L'auteure a dû reprendre plusieurs chapitres de ce roman : après le passage de Katrina, ils ne collaient plus à la réalité. Dommage qu'elle entraîne le lecteur au Chiapas, à la recherche de Miguel, le fils de David et de la sociologue Hélène. On a de la difficulté à croire à cette histoire d'enlèvement.

On espère, comme diraient les Cadjins, les chapitres qui nous ramènent en Louisiane, là où l'on sent l'auteure vraiment «chez elle». Avec sa manière d'écrire les dialogues en utilisant le langage parlé là-bas. Ça ne sonne jamais faux. On en vient réellement à entendre les gens s'exprimer avec leur accent qui chante haut. Mais on ne peut s'empêcher de songer que pour eux, le bon temps a cessé de rouler - particulièrement en feuilletant les photos à la fin du volume.

* * *

MA CHÈRE LOUISIANE - TOME 3: UN DERNIER MARDI GRAS

Lili Maxime

La Grande Marée, 619 pages